

Charles Quint, François I^{er} et Soliman

M. B. Vincent

Ecole des Hautes Études en Sciences Sociales. Paris

Ce n'est évidemment pas un hasard si les deux grandes séries de tapisseries narrant des événements et datant du règne de Charles Quint aient eu pour sujets la bataille de Pavie et la prise de Tunis. Le premier ensemble qui comprend sept pièces réalisées par le peintre flamand Bernard Van Orley font un récit minutieux de l'affrontement qui le 24 février 1525 s'est terminé par la défaite et la capture du roi de France, François I^{er}. La tenture aujourd'hui visible au musée de Capodimonte à Naples a été vite achevée et offerte soit à Charles Quint lors des États Généraux qu'il présida à Bruxelles en 1531, soit à sa sœur Marie de Hongrie, régente des Pays-Bas¹. L'expédition de Tunis ayant provoqué la chute de la ville en juillet 1535, fut le thème des douze tapisseries commandées en 1546 par Charles Quint lui-même à Jan Cornelisz Vermeyen. L'artiste s'acquitta de sa tâche sous la surveillance de Marie de Hongrie².

Pavie et Tunis constituent avec Mühlberg les références iconographiques essentielles de la geste caroline. Entre les trois il y a cependant une différence fondamentale. La dernière évoque une guerre intestine que l'empereur a été contraint de mener; les deux premières au contraire furent des entreprises offensives destinées à mettre durablement en échec les deux grands rivaux de la Monarchie catholique, le français et le turc. Entre Charles Quint, François I^{er} et Soliman le magnifique fut construit un inextricable écheveau de relations qui à tout coup les concernaient tous les trois. Malgré l'importance des autres États européens, l'Angleterre, le Portugal, l'Autriche, les relations internationales étaient dominées par les initiatives prises par le Roi catholique de France, l'empereur et le Sultan. N'est-il pas significatif que la tenture de la bataille de Pavie ait fait l'objet d'une réplique tissée avant 1533 et proposée à Soliman le magnifique?

¹ *La bataille de Pavie*, ROSENBERG, Pierre, et ALCOUFFE, Daniel (eds.), catalogue de l'exposition, Paris, 1999.

² *Carlos V, las armas y las letras*, catalogue de l'exposition, Grenade, 2000; DESWARTE-ROSA, Sylvie, «L'expédition de Tunis (1535): images, interprétations, répercussions culturelles», in BENNASSAR, Bartolomé, et SAUZET, Robert (eds.), *Chrétiens et musulmans à la Renaissance*, Paris, 1998, pp. 75-132.

Mais précisément tandis que Soliman, à la tête d'un immense empire peuplé principalement de musulmans, portait le titre de calife, Charles et François se présentaient volontiers comme les champions de la chrétienté. L'un et l'autre étaient les héritiers du vieux rêve de la monarchie universelle et devaient en conséquence prendre la tête de la lutte contre l'infidèle et l'hérétique. Charles Quint exprima plusieurs fois très clairement cet idéal de croisade, en particulier dans son célèbre discours prononcé en avril 1536, à Rome, devant le pape et le Sacré Collège, «certains disent que je veux être le monarque du monde, et ma pensée comme mes œuvres démontrent tout le contraire... mon intention n'est pas de faire la guerre aux chrétiens, mais bien contre les infidèles ; je souhaite que l'Italie et la chrétienté soient en paix et que chacun possède ce qui lui appartient». On ne trouve pas ces accents sous la plume de François I^{er} ou d'Henri II mais l'un et l'autre ne purent ignorer le courant messianique auquel Charles VIII leur prédécesseur était si sensible ³. Dans la France du xvi^e siècle et même du xvii^e siècle le thème de la reconquête de Jérusalem et donc l'idéal de croisade n'étaient pas moins présents qu'en Espagne. Lors de leur entrevue à Aigues-Mortes, en 1538, François I^{er} et Charles Quint parlèrent naturellement de croisade, entreprise qui s'imposait puisque la paix était définitivement scellée entre les souverains chrétiens.

On le sait, la réalité fut autre. François I^{er} ne manifesta jamais la volonté de s'engager concrètement dans une aventure commune contre le Turc. Pire il ne cessa de chercher à s'entendre avec lui. On ne compte pas moins de six ambassades françaises dépêchées pendant son règne auprès de la Sublime Porte. La première eut lieu alors que François I^{er} était prisonnier à Madrid. Louise de Savoie, régente et mère du souverain, envoya en 1525, Gianantonio Frangipani à Constantinople pour transmettre des messages au sultan et au grand vizir Ibrahim I^{er} par lesquels le roi de France suggérait d'attaquer le roi de Hongrie. Soliman adressa une missive particulièrement chaleureuse à François I^{er}: «Il n'est pas étonnant que des empereurs soient défaits et deviennent prisonniers. Prenez donc courage et ne vous laissez pas abattre...» ⁴. La deuxième mission française, sans doute la moins connue eut lieu en 1527-1528 et peut-être Antonio Rincón —dont nous reparlerons— y participa. Il s'agissait d'obtenir que les lieux sous contrôle chrétien à Jérusalem ne changent pas de régime ce que Soliman accorda. Le sultan renouvela aussi les garanties dont jouissaient en Égypte les Français et les Catalans avant la conquête, en 1517, de ce pays par les Ottomans ⁵.

Les relations diplomatiques franco-turques furent intenses à partir des années 1530. Antonio Rincón se rend en 1532 auprès de Soliman à Belgrade, à des entretiens à Venise, avec l'interprète en chef de la Sublime Porte, voit Barberousse à Alger, et le vizir Ibrahim à Alep tandis que le représentant de la France en Hongrie, Camilo Orsini est envoyé à Constantinople. Parallèlement des émissaires de Barberousse et un ambas-

³ MILHOU, Alain, *Colón y su mentalidad mesiánica en el ambiente franciscanista español*, Valladolid, 1983.

⁴ JACQUART, Jean, *François I^{er}*, Paris, 1981.

⁵ CLOT, André, *Soliman le magnifique*, Paris, 1983.

sadeur de Soliman arrivent en France à l'été 1533 et font des promesses à François I^{er} «le sultan allait contraindre (Charles Quint) à lui rendre tout ce qu'il lui avait pris durant sa captivité et même, si le Roi voulait devenir empereur, à l'aider en lui envoyant une armée suffisante». L'année suivante, Barberousse s'empara de Tunis et des envoyés du souverain ottoman débarquèrent à Marseille pour faire part solennellement de l'événement. Ils furent reçus en grande pompe à la cour.

Tous ces échanges provoquèrent, en février 1535, l'organisation d'une grande ambassade française auprès de Soliman. Conduite par Jean de la Forest, chevalier de l'ordre de Saint Jean de Jérusalem, elle comprenait l'humaniste Guillaume Postel et le jeune évêque Claude de Marillac. La mission passa par Alger avant de gagner Constantinople où elle présenta une véritable politique française en Méditerranée orientale. Une ambassade permanente fut installée. Cependant, les projets alors évoqués n'eurent pas de suite.

Le rapprochement entre François I^{er} et Charles Quint amorcé à Aigues-Mortes en 1538 entraîna un froid dans les relations franco-ottomanes. Cependant Antonio Rincón qui avait pris le relais de la Forest réussit à convaincre le sultan des bonnes dispositions de son maître. Soliman invita François I^{er} au mariage de sa fille. Les deux parties convinrent d'une alliance en vue de la guerre contre l'empereur. Rincón rentra à Paris pour recevoir des instructions. Sur la route du retour à Constantinople, ils furent lui et son compagnon Cesare Fregoso assassinés près de Milan à la satisfaction de Charles Quint.

Rincón fut remplacé par le capitaine Paulin, baron de Lagarde. Un vaste plan d'attaque des Habsbourg d'Espagne et d'Autriche par Français, Turcs et Barbaresques fut mis au point. Soliman manifestait sa détermination dans un message à François I^{er}: «Gloire des princes de la religion de Jésus, tu sauras que sur la prière de ton ministre Paulin, je lui ai accordé ma redoutable flotte équipée de tout ce qui est nécessaire». La flotte ottomane se dirigea au printemps 1543 vers les cités italiennes qu'elle ravagea. Français et Turcs assiégèrent ensemble en août Nice, ville du duc de Savoie. La flotte ottomane passa l'hiver dans le port français de Toulon qu'elle n'abandonna qu'au printemps. Pourtant, les troupes françaises l'ayant emporté sur les Espagnols en Italie en 1544, Charles Quint et François I^{er} négocièrent au grand mécontentement de Soliman. Le traité de Crépy en Laonnois stipulait que le Roi de France appuierait l'empereur contre les Turcs.

Après de longs pourparlers, Charles Quint et Soliman signèrent de leur côté une trêve de cinq ans en 1547. Ceci n'empêcha pas la France d'Henri II qui venait de succéder à son père de renouer avec le sultan. Le nouvel ambassadeur Gabriel d'Aramon suivit, fait insolite, le souverain ottoman lors de la campagne militaire conduite contre les Perses (1548-1580)⁶. D'Aramon tenta de convaincre Soliman à intervenir en Médi-

⁶ *Soliman le magnifique et son temps*, VEINSTEIN, Gilles (ed.), Paris, 1991. Voir en particulier la contribution de YERASIMOS, Stéphane, *Les relations franco-ottomanes et la prise de Tripoli en 1551*.

terranée occidentale. La prise de la ville tunisienne de Mahdia (ou África) par une flotte commandée par Doria, alors au pouvoir de Dragut, successeur de Barberousse, lui fournissait des arguments. Cependant les intentions françaises restaient ambiguës. Les Turcs décidèrent d'attaquer les Chevaliers de Malte mais abandonnèrent vite l'île pour fondre sur Tripoli soumise en août 1551 en présence d'Aramon. Enfin, les Turcs aidèrent les Français à s'emparer en 1553 de la Corse même si les Génois ne tardèrent pas à la récupérer⁷.

Le dossier tel que je viens de le décrire est accablant pour François I^{er} et Henri II. La France n'a cessé d'établir des relations avec la Sublime Porte, de rechercher cette alliance contre-nature. La propagande espagnole a beau jeu de stigmatiser le félon, l'ennemi sans foi ni loi. Lors de l'entreprise de Tunis de 1535, Charles Quint se présente comme le véritable successeur de Saint Louis, le souverain français mort au cours de la septième croisade à Carthage. Des faits comme l'ambassade turque en France en 1533 ou surtout le séjour de la flotte ottomane à Toulon d'ailleurs vidée de ses habitants sur l'ordre de François I^{er} dix ans plus tard, avaient frappé les esprits et avaient justifié les condamnations impériales auprès des autres cours européennes. À la veille de l'abdication de Charles Quint, la situation n'avait guère changé et Henri II écrivait à Soliman en juillet 1555: «or, pour vous parler ouvertement comme nous devons, selon la parfaite et sincère amitié et bonne intelligence d'entre nous, il est à croire et tenir pour certain, concernant l'état et disposition des choses, que continuant la guerre forte et raide comme nous l'avons délibérée de faire toute cette année par mer et par terre, c'est le vrai et sûr moyen de ranger ledit dit ennemi à toute extrémité»⁸. À en croire les paroles d'Henri II, les choses sont claires, le parfait ami est Soliman, l'ennemi est Charles.

On ne soulignera jamais assez combien les relations entre l'empereur et les souverains français contemporains étaient empoisonnées. Comment le Roi très chrétien n'aurait-il pas été sur ses gardes alors que son territoire était de toutes parts entouré de possessions appartenant à son rival? Et quelles traces psychologiques a laissé la double captivité de François I^{er} et de son fils et futur successeur? On s'est souvent arrêté sur l'humiliation ressentie par le vaincu de Pavie, on ne fait en revanche pas grand cas des sentiments éprouvés durablement à l'égard du maître de ses geôliers par un enfant n'ayant que sept ans au début de son séjour espagnol et dix ans à la veille de sa libération.

Il est important donc de s'assurer tous les concours utiles afin de prévenir tout péril majeur. La connivence franco-turque n'aurait eu aucun sens en dehors du contentieux franco-impérial. Faire appel aux Ottomans revenait à desserrer l'étau et à reproduire la figure de l'encerclement dont pâtissait la France au détriment des Habsbourg. Cette réalité politique amenait à mettre entre parenthèses le caractère scandaleux de l'entente qui pourtant choquait les bonnes consciences chrétiennes. François I^{er} n'a

⁷ VEINSTEIN, Gilles, «Les préparatifs de la campagne navale franco-turque de 1552 à travers les ordres du divan ottoman», *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, 1985, 39, pp. 35-67.

⁸ CHARRIÈRE, Ernest, *Négociations de la France dans le Levant*, Paris, 1850, II, p. 348.

t-il pas dit à l'ambassadeur de Venise: «Je ne peux nier que je désire vivement voir le Turc tout puissant et prêt à la guerre, non pas pour lui car c'est un infidèle et nous autres sommes chrétiens; mais pour affaiblir la puissance de l'empereur, pour le forcer à de grandes dépenses, pour rassurer tous les autres gouvernements contre un ennemi si grand».

Dans cet effort, le roi de France a souvent utilisé les services de personnages «de la frontière», certainement efficaces en raison de leur expérience de mondes divers et de leurs amples connaissances linguistiques. Ce faisant, il éveillait d'autant plus les soupçons de ses adversaires qu'irritaient les activités d'un Gianantonio Frangipani, un Croate, d'un Cesare Fregoso, un Génois, d'un Antonio Rincón, un Espagnol. Ce dernier surtout défrayait la chronique. Comment pardonner à un homme, sans doute originaire de Medina del Campo, peut-être appartenant à une famille de *comuneros*? Plus certainement était-il un transfuge de la diplomatie des Habsbourg, familier des réalités de l'Europe centrale et orientale. Lui et Fregoso payèrent de leur vie, nous l'avons vu, leur allégeance à l'ennemi.

Dans ces conditions, la marge de manœuvre du souverain français était étroite. Aussi François I^{er} et Henri II ont-ils louvoyé pour miner les positions de Charles Quint tout en prêtant un concours mesuré aux initiatives ottomanes et en tentant le cas échéant de redorer leur blason de Rois très chrétiens. Dans cette voie, l'ambassade de 1527-1528 fut très opportune. Les négociateurs français obtinrent certes de sensibles avantages commerciaux mais l'accent fut mis sur la préoccupation suscitée par le statut des lieux chrétiens à Jérusalem. Dans la guerre de propagande, Joachim du Bellay n'hésita pas à présenter son Roi en héraut de la chrétienté. Par ailleurs, François I^{er} et Henri II n'accomplirent à aucun moment les pas décisifs qui auraient mis l'empire de Charles Quint en très grave danger. Analysant la campagne ayant conduit à la prise de Tripoli, en 1551, par les Turcs, Stéphane Yerasimos en conclut qu'elle fut «une bonne illustration des opérations franco-turques, régulièrement avortées». Il a été alors bien question d'une action commune en Méditerranée occidentale et de l'engagement de cent cinquante galères ottomanes et de soixante françaises. Les hésitations, les calculs, les arrière-pensées des deux protagonistes limitèrent à l'entreprise d'unique siège de préside espagnol. De surcroît la cible choisie était le plus oriental de tous, donc le plus faible. Enfin les rapprochements entre Roi catholique et Roi très chrétien, même limités dans le temps, même fragiles ne pouvaient que provoquer la perplexité du Sultan.

En 1535, François I^{er} n'apporta pas son concours au raid sur Tunis mais il maintint une neutralité bienveillante à l'égard de l'empereur. Sans doute toute autre attitude l'aurait-elle discrédité dans l'Europe chrétienne tant l'idéal de croisade contre l'infidèle restait prégnant. Soliman ne manqua de confier sur un ton désabusé à Jean de La Forest: «Comment pourrais-je me fier à votre Roi quand il se déclare toujours le défenseur de la foi chrétienne et promet toujours plus qu'il ne peut tenir?».

En outre, la diplomatie française eut l'occasion de s'inquiéter des tractations engagées entre Espagnols et Turcs. La trêve signée en 1547 affaiblissait la position française

et incitait le nouveau Roi, Henri II, à ne compter que sur ses seules forces. L'accusation de complicité avec l'infidèle, si efficacement proférée à l'adresse du Roi très chrétien, perdait de sa force. Bien entendu il était question d'une trêve et non d'une alliance mais l'empereur n'avait pas attendu la fin de son règne pour prendre intelligence avec des musulmans. En particulier, les échanges étaient fréquents avec les Safavides qui régnaient sur la Perse. Or, en 1522 Chah Ismaïl, dont les armées avaient été vaincues lors de la campagne de 1514-1515 par les Ottomans, meurt. Lui succède Thomasp qui est l'exact contemporain de François I^{er}, Charles Quint et Soliman. Le jeune prince perse est celui qui est resté le plus longtemps sur le trône car il n'est mort qu'en 1576. À son avènement, le sultan lui écrit: «Si dans la nature corrompue par l'erreur, il restait seulement une étincelle d'honneur et de zèle depuis longtemps tu aurais disparu. J'ai résolu de porter mes armes à Tabriz et dans l'Azerbaïdjan et planter me tente dans l'Iran et le Turan, à Samarcande et dans le Khorassan...». L'opposition entre Perses et Ottomans fut permanente au XVI^e siècle. À la rivalité politique qui séparait deux puissants empires s'ajoutait le différend religieux puisque les Perses étaient chiïtes et les Turcs sunnites. La Perse fut un allié potentiel pour l'empire espagnol. De fait, Thomasp recherche immédiatement le concours du Roi d'Hongrie et celui de Charles Quint. En 1524, une ambassade perse se trouvait en Espagne et un émissaire des Safavides assista aux Cortes de Tolède de 1525. L'empereur dépêcha un envoyé, Jean Balbi, auprès du Shah en 1529 et un autre, Roberto Brauletor en 1532⁹. Ces contacts répétés avec un prince musulman n'avaient pas en Europe occidentale autant d'écho que les alliances franco-turques encore que Jean Bodin ait établi le parallèle entre l'une et l'autre entente. Les distances étaient considérables de Valladolid à Tabriz et même de Vienne à Tabriz. Les bonnes relations entre Espagnols et Perses ne mettaient nullement en danger la chrétienté et Charles Quint pouvait au contraire en manifester l'opportunité dans l'intérêt de la foi du Christ. Il n'empêche que la possibilité d'une alliance avec l'infidèle était totale pour l'Empire au nom du principe de réalisme que pratiquait François I^{er}. Soliman n'était pas en reste. Il signa en 1547 la trêve avec Charles Quint pour avoir davantage les coudées franches dans ses interventions contre les Perses. Il est d'ailleurs probable qu'il n'eut jamais l'intention de s'investir délibérément en Méditerranée occidentale bien trop éloignée de ses bases. Dans cette dernière aire, les Barbaresques surtout ceux d'Alger, menaient le jeu avec son accord¹⁰.

Ainsi chacun des grands états du monde euro-asiatique a cherché par tous les moyens à conserver ses territoires et sa puissance. En fonction d'une configuration géopolitique complexe, des pôles d'alliance franco-turque et hispano-perse ont émergé faisant éclater sur le plan politique aussi la vieille frontière entre islam et chrétienté. L'Espagne de

⁹ OCHOA BRUN, Miguel Ángel, *Historia de la diplomacia española, la diplomacia de Carlos V*, Madrid, 1999. Voir plus particulièrement les pp. 424-473.

¹⁰ SÁNCHEZ MONTES, Juan, *Franceses, protestantes, turcos, los españoles ante la política internacional de Carlos V*, Pampelune, 1951.

Charles Quint n'échappe donc pas à cette évolution. C'est bien ce que nous disait Alphonse Dupront à propos de l'empereur qu'il a joliment qualifié de «solitaire» de la croisade. Le prince de la monarchie universelle se fait lui aussi une politique de l'équilibre. De l'autre, politique espagnole et humeur de croisade s'épaulent. En apparence du moins, car l'Espagne ne s'intéresse pas à la croisade: seule compte sa politique africaine. Charles, encore une fois seul, fera l'unité. Type magnifique du souverain dans son accomplissement impérial: «sa personne lie ce que nulle autre force ne pouvait garder ensemble. Ici le vif et le mort. Le mort c'est la chrétienté et la croisade; le vif, les monarchies nationales, l'équilibre européen, les politiques méditerranéennes»¹¹. On ne peut que souscrire à ce propos avec une nuance toutefois suggérée par les limites des alliances nouées entre prince chrétien et prince musulman au cours du premier XVI^e siècle. Si François I^{er} et Soliman ne sont, pourrait-on dire pas vraiment passés à l'acte c'est que la transgression de normes bien ancrées n'allait pas de soi. L'idéal de croisade est probablement moins archaïque que ne le croyait Alphonse Dupront. Il a laissé des traces profondes et je crois volontiers avec Stéphane Yerasimos que «le fait culturel, dans le sens le plus large du terme, la représentation négative de l'autre, prend le dessus sur le fait géopolitique».

¹¹ DUPRONT, Alphonse *Le mythe de croisade*, Paris, 1997, I. Voir plus particulièrement les pp. 366-389.